

« Lettres à Devdorakėlis et autres pensées »

Fragments littéraires de M. K. Čiurlionis

À côté de ses œuvres musicales et picturales²², la création littéraire de M. K. Čiurlionis est plus modeste. Sont notamment connus – mais peu traduites – ses lettres dont celles à Devdorakėlis, personnage fictif qu’il a inventé et qui lui permet d’exprimer librement ses impressions lyriques²³.

Aujourd’hui, je ne peux pas t’écrire de lettre. J’en ai gros sur le cœur. Je suis comme un oiseau écrasé par un arbre, et pourtant je suis en vie, mes ailes s’agitent, mais je suis abattu et très fatigué.

Mon petit, ne le prends pas mal. Je rassemblerai toutes mes forces et je prendrai la clé des champs. Mes ailes s’agitent. Je m’envolerai vers des terres lointaines, vers le pays de la beauté éternelle, du soleil, du conte, de l’imagination, un pays magique, vers le plus beau du monde, et je le regarderai longtemps, pour qu’ensuite tu puisses le lire dans mes yeux. Toi, mon petit Devdorakėlis.

Aujourd’hui, je ne peux pas t’écrire de lettre.

« Lettres à Devdorakėlis », VIII – Krynica, 1906

J’aime le silence, mais aujourd’hui je ne peux le supporter. Quelqu’un semble s’approcher à pas de loup. C’est affreux. J’ai l’impression que le silence masque un immense mystère. Il me semble par moments que le silence et la nuit se transforment en un énorme monstre, qui s’étale et respire mollement, avec ses grands yeux fixes ouverts sur un abîme d’indifférence et un immense mystère. Maintenant, le silence donne l’impression d’être une grande pause. Le passé a disparu, l’avenir n’est pas encore là, et le présent est une pause et rien de plus.

Lettre à Eugeniusz Morawski – Leipzig, le 14 mai 1902

²² Cf. *infra* p. 7 et suivantes.

²³ Extraits de *Mikalojus Konstantinas Čiurlionis : paveikslai, eskizai, mintys*, Leidykla Fodio, Valtijūnis M.K. Čiurlionio dailės muzėjus, Vilnius, 1997.

Regarde, au milieu des hautes montagnes aux couronnes enneigées, se tient un homme. Sous ses pieds, un nuage a voilé toute la terre ; là, en bas, la vie continue – la pagaille, le bruit, le verbiage – mais le nuage a tout voilé. Le silence. Tout autour, de merveilleuses couronnes, blanches, immenses, exceptionnellement belles, d’opale et de perle, de topaze et de malachite, de cristal et de diamant. D’immenses couronnes magiques et, en leur milieu, se tient un homme qui regarde les yeux grands ouverts ; il regarde et attend. Il a promis qu’à l’aube, à l’instant où s’enflamment les couronnes, où tourbillonnent les couleurs et où dansent les rayons, il chantera un hymne au soleil. L’hymne au soleil. Sous ses pieds, un nuage voile toute la terre. Silence. Tout autour, les couronnes merveilleusement blanches.

Lettre à Devdorakėlis, III – Krynica, 1906.

J’ai vu des cimes de montagnes caresser les nuages, j’ai vu aussi leurs sommets couverts de neige, qui, très haut au-dessus des nuages, gardaient leurs couronnes luisantes ; j’ai entendu bouillonner le Terek, dont le courant n’était plus qu’une vague d’écume qui ronge les rochers en hurlant. J’ai vu au loin l’Elbrouz, comme un immense nuage de neige au-dessus d’une chaîne de montagnes blanches. Au lever du soleil, j’ai vu les gorges du Darial cernés de rochers sauvages gris-vert et roses. Nous marchions à pied et cette route restera dans ma mémoire comme un rêve.

Lettre à Povilas Čiurlionis – Druskininkai, le 9 septembre 1905.

Te souviens-tu du temps où nous nous reposions dans une oasis, à l’ombre des cocotiers ? Un terrible orage menaçait, un lourd et sinistre nuage s’approcha et couvrit de son ombre la moitié du désert comme un linceul. Nous étions calmes ; tu souriais tandis qu’un lion et une lionne léchaient docilement tes pieds. Je me rappelle même les paroles que tu m’as dites : tu sais pourquoi nous n’avons pas peur ? Parce que, si nous devons mourir un jour, nous nous retrouverons dans un autre monde, toujours toi et moi, car nous sommes l’Éternité et l’Infini. – Te souviens-tu ? C’était il y a déjà bien longtemps et depuis, nous avons peut-être changé plusieurs fois de corps ; la mémoire est fragile et il faut retenir les instants marquants. Ma chérie, tu sais bien que les pensées ne sont pas toutes de même nature. Certaines sont charnelles, matérielles, elles meurent vite et personne ne s’en souvient ; les autres sont différentes, ce sont les pensées de l’âme que celui qui les entend n’oublie jamais.

Lettre à Sofija Kymantaitė – Saint-Petersbourg, le 19 novembre 1908.

Oh, Seigneur ! Je te prie d'éclairer mon chemin, car je ne le connais pas. J'avais pris les devants de notre procession, et je savais que les autres me suivraient. Nous avons erré dans des forêts sombres, nous avons traversé des vallées et des champs labourés, et la procession était longue comme l'éternité.

Lorsque la tête de la procession est arrivée au bord du fleuve, son autre extrémité était encore dans les ténèbres de la forêt.

— Fleuve, avons-nous crié et ceux qui étaient les plus près de nous répétaient : fleuve ! fleuve !

Et ceux qui étaient dans les champs criaient : Champ, champ, champ !

Ceux en queue de procession disaient : nous sommes dans la forêt, pourquoi ceux qui sont avant nous crient : champ, champ ! fleuve, fleuve ? Nous ne voyons que la forêt, disaient-ils sans se rendre compte qu'ils se trouvaient en fin de procession.

Mais maintenant, Seigneur, à chaque pas, le chemin devient de plus en plus difficile.

Devant moi, s'étaient les très hautes montagnes, les rochers nus, les gouffres. C'est beau. C'est infiniment beau. Mais je ne connais pas la route et cela me fait peur. Pas pour moi, non. Je marche, mais ils me suivent. Seigneur, ils me suivent, toute la procession me suit et elle est extrêmement longue. Tête contre tête, à travers toute la vallée, le long du fleuve et à travers les grands champs silencieux, et la queue de la procession se cache encore dans la forêt, et il n'y a pas de fin.

Où est la vérité, Seigneur ? Je marche, je marche. Tu déploies devant moi tes merveilles sur les sommets des collines roses, sur les rochers gris-vert, magiques comme le château ensorcelé du prince.

Ceux qui sont plus près les voient clairement, tandis que ceux qui sont près du fleuve ou dans les champs, quand verront-ils toutes ces merveilles ? Et ceux qui ne sont pas encore sortis de la forêt ? Je les plains, Seigneur ! Ils ne verront pas rapidement tes merveilles que tu as si généreusement prodigué partout.

Et notre chemin sera-t-il encore long, Seigneur ? Ne faut-il pas le demander ?

Mais où allons-nous, Seigneur ? Où est la fin de ce chemin ?

Fragment des œuvres littéraires (« Psaume »).

Et toi, te souviens-tu de la mer ? Et du coucher du soleil noir ? Et entends-tu les vagues clapoter, jouer de la musique et chanter ? T'en souviens-tu ? Te souviens-tu des énormes vagues ? Te souviens-tu de la boule de lumière que tu m'as tendue quand je ne te connaissais pas encore ? Parle souvent avec moi comme tu parlais jadis, quand je ne te connaissais pas encore, et garde toujours au creux de ta main cette grande lumière.

Lettre à Sofija Kymantaitė – Saint-Pétersbourg, le 11 octobre 1908.

Rappelle-toi, Kazbekélis, quand nous étions assis sur cette colline, je suis descendu doucement et je nous regardais. Tu étais en plein soleil, il te pénétrait, j'étais tout éclairé par ta lumière et je projetais une ombre qui s'étendait sur presque toute la colline. Comme la tristesse m'a envahi, j'ai couru encore plus bas dans la vallée, loin, loin, et quand je suis revenu, tu rayonnais encore plus, mais mon ombre avait disparu. Nous étions très occupés tous les deux : il fallait découper une fraise des bois en deux parts égales. Nous l'avons mise sur une feuille et nous l'avons ainsi partagée, cette petite fraise.

Je me suis alors souvenu qu'il fut un temps où le monde ressemblait à un conte. Le soleil brillait cent fois plus fort, d'énormes forêts aux étincelantes noisettes argentées se dressaient au bord de paisibles lacs d'émeraude, et, au milieu des prèles dorées soutenant les cieux, volait un épouvantable ptérodactyle ; il volait majestueusement, bruyamment, jetant un feu menaçant ; et il disparut dans la brume étincelante aux douze couleurs de l'arc-en-ciel perpétuellement suspendu au-dessus de l'océan Pacifique.

Lettre à Devdorakélis, VI – Krynica, 1906.

Puissante mer. Grande, infinie, démesurée. Tout le ciel enveloppe tes vagues avec son azur, et toi, pleine de majesté, tu respirez calmement et silencieusement, car tu sais qu'il n'y a de limites à ta puissance ni à ta grandeur et que ton existence est infinie. Grande, puissante, magnifique mer ! Dans la nuit, la moitié du monde te dévisage, les soleils lointains noient leur énigmatique regard scintillant dans tes profondeurs, et toi, puissante reine des géants éternels, tu respirez calmement et silencieusement, car tu sais que tu es unique et que personne n'est ton maître.

Tu prends un air sombre, comme si ton bleu visage exprime un mécontentement. Ton air sombre cache-il de la colère ? Mais qui ose s'opposer à toi, puissante mer ?

Et la réponse vint de la mer, à travers l'herbe littorale bercée par ses caresses : c'est le vent, le vent, le vent...

Le misérable vent, une puissance temporaire ; le vent est un vagabond sans abri, il disparaît, incolore, s'apaise, aboyant comme un chacal qui court sans but, il ravage les forêts, se plonge dans la poussière, souffle le feu, renverse les croix des vieux cimetières, détruit les chaumières des pauvres.

Les souples osiers se plient devant lui, et de modestes fleurs, par peur, se serrent contre la terre, car elles sont faibles et fragiles.

Et toi, tu te mets en colère et fronces la face, toi, reine des géants éternels, plusieurs fois séculaires, toi qui réfléchis les étoiles scintillantes de l'univers, toujours froide et impassible, toi tu t'inquiètes.

Est-ce parce que tes vagues ne t'obéissent pas ?

Le vent les gouverne et les pousse devant lui comme un troupeau de moutons.

Regarde, regarde, comment elles courent, soumises au vent, toutes comme une seule, et il en a des millions et il s'en forme davantage. Retiens au moins un de tes sujets, reine.

Quelle bande horrible ! Courant tout l'horizon, les vagues, les vagues, les vagues.

Regarde, tes géants montent, mais ils ne te sont plus obéissants. Tu écumes, mer majestueuse !

Le vent leur ordonne de briser les rochers à cent mille d'ici, et elles courent, avec confiance, en gémissant et brisant leur fragile poitrine contre la pierre froide et périssent ; un nouveau flot monte et périt lui aussi.

Le vent fait encore monter un nouveau flot mais, finissant par s'épuiser, il abandonne et part courir plus loin en sifflant.

Et toi, tu écumes, mer, dédaigneuse et impuissante. Tu ramasses tes vagues, leurs restes, tu les retiens à peine et tu te plains en gémissant comme un enfant. Pourquoi te plains-tu, mer ?

Regrettes-tu tes vagues agitées dont ne reste qu'un peu d'écume et plus rien ?

Ne les regrettes pas ! Le temps reviendra où le vent soufflera et de nouvelles vagues viendront de l'autre rivage, le vent les chassera où il voudra et alors, des nouveaux géants agités il ne restera qu'un peu d'écume et plus rien.

Fragment des œuvres littéraires (« La mer »).



M.K. Čiurlionis
Calme
1904/5. Pastel sur papier.